

Clarté et Obscurité musicale

Je n'ai pas accepté d'entreprendre cette rubrique dans *Clarté* sans quelque appréhension. Suis-je incompetent, suis-je sectaire ? Certainement l'un et l'autre. Sans doute, l'incompétence me donne-t-elle tous les droits à la critique. Mais point le sectarisme. Il est peut-être vrai que la musique lénifie les mœurs. Il est certain qu'une aimable indulgence anime, en général, les compositeurs qui exercent le droit de juger leurs pairs. C'est un petit monde terrible que celui qui tient entre ses mains les destinées d'un homme, même célèbre, qui veut être joué dans des concerts à peu près convenables. C'est un enfer, que la toute étroite coterie où il est donné d'accéder à une scène lyrique. On ne pourrait impunément y froisser ni un puissant, ni un riche commanditaire, ni la petite amie du cousin d'un commanditaire.

Il faut tant d'argent pour être produit en orchestre ou à la scène !

L'Opéra-Comique fait salle comble avec *Werther* et la *Vie de Bohème* — l'Opéra, avec Gounod, Reyer et Massenet : qu'ont-ils besoin d'artistes ?

Le public bourgeois est au-dessous de tout, il faut le dire. Il ne cherche que le bazar à treize sous et ne s'extasie qu'aux acrobaties d'un virtuose « vedette » dans les « trilles du diable » ou autre gymnastique à torturer les nerfs.

N'étant pas compositeur et étant bolchevik d'aspiration, j'aurai la main dure, très injustement.

J'en demande bien humblement pardon.

Si je choque quelques-uns de nos lecteurs, c'est que mon oreille n'est pas la leur. Je n'ai pas traîné les salons des belles dames. J'ai eu le temps de faire un ou deux petits tours dans le vaste monde. Pas dans les premières classes des grands paquebots. J'ai entendu mon marteau participer à la symphonie des rivetages, dans de grands chantiers navals et dans maints ateliers des continents barbares d'Occident. Je sais le ronflement nocturne des turbines des Grandes Centrales capitalistes qui font la lumière des bouges, des bureaux, des dancings. Je sais le bruit de la mer le long des coques des navires balancés par les tempêtes, et le fracas des bocards dans les mines d'or lointaines, qui emplissent tout un paysage. Mais j'ai connu au loin la chanson d'Orient, qui est paix, calme et méditation ; j'ai entendu psalmodier les mantrams magiques dans des temples lointains et mystérieux — où les prêtresses dansent des rythmes millénaires.

J'écoute aujourd'hui la grande symphonie de l'humanité en mal d'enfantement et le murmure d'espoir et d'attente des foules douloureuses, qui remplira demain tout l'horizon, comme chaque soir, d'après une légende hindoue, le chant cosmique des Dévas, emplissent les pourpres du Couchant.

Je voudrais dire combien est vivante la musique du Monde à côté de notre pauvre et difficile exercice qui fait pâmer tant d'amateurs.



Le Trianon-Lyrique s'amuse à de l'antiquaille. Il a donné à sa clientèle *Richard Cœur de Lion* et la *Ser-*

vante maîtresse, Grétry et Pergolèse ? Je ne sais, pour ma part, rien de plus faux et de plus sénile que le XVIII^e siècle de fantaisie, qui fait se précipiter nos bourgeois sur les rocailles et les mièvreries piteuses d'une époque pourtant virile et pré-révolutionnaire. Au nom de Voltaire, Rousseau et quelques encyclopédistes, si mal connus aujourd'hui, et jugés le plus souvent à contre sens, on épargnerait à ses lecteurs de dissertar sur les platitudes de Sedaine. Au nom de Mozart, que tant ignorent, je ne parlerai pas de Grétry, qui n'est guère au-dessus de son librettiste.



Autre événement théâtral : *La plus forte*, musique de Xavier Leroux, livret de Richepin. Livret et musique vont bien ensemble. L'exercice du normalien ès lettres à côté de celui du professeur ès développements harmoniques. Déclamation. Paysannerie bourgeoise. Mise en scène. Opéra-Comique, c'est-à-dire si petite-bourgeoise et si bien imitée ! Rhétorique quasi officielle. Ça se pardonne dans un Sketch de music-hall, car c'est à la hauteur de la mentalité d'une pauvre petite prostituée et de son entreteneur de la finance ou de l'industrie.

Ça fait pitié de voir un artiste de la valeur de Paul Dukas être indulgent pour cela... Il ferait mieux de nous écrire une nouvelle *Ariane* que de perdre son temps à distribuer des éloges qu'il ne peut pas penser.

Les concerts se suivent et se ressemblent extraordinairement. M. Jacques Ibert, aux Concerts Lamoureux, nous parle d'*Escales*. Celles sans doute d'un voyage sur un tabouret de piano. Car c'est un bon élève et qui a beaucoup travaillé ; il aura une couronne en papier doré. Est-ce qu'il se jugerait calomnié si j'insinuais qu'il a emprunté à droite et à gauche, en procédés... et en thèmes descriptifs ? Son élégance est bien peignée. Il y a - z - une flûte pour Palerme — il y a - z - une autre flûte (du genre de l'instrument pseudo-arabe des Folies-Bergère) pour Tunis, et un tambour de basque pour Valence. S'il y avait eu Pékin, on aurait entendu le chapeau chinois.



Pour terminer cette rubrique où je m'excuse d'avoir, cette première fois, parlé de moi au détriment de mon sujet, je signalerai un « Don Quichotte » de Tournemire qui a un bel élan. Je dirai à ce propos que c'est véritablement dans l'Idée et l'Idéalisme le plus pur que la Musique doit trouver son inspiration. Mais j'aurais souhaité plus d'audace vivante à ce Prélude, donné pour la première fois sans éclat particulier par les Grands Concerts Modernes des Vendredis de Mogador.

M. Gabriel Pierné joua, lui, la « Nuit Evocatrice », de Paul Pierné, poème symphonique, qui pue la complication intellectuelle, et se figure couper les thèmes en quatre, comme les cheveux, à l'ordinaire de notre musique agonisante, quelque peu pédante, mais très sage.

Chaque époque a la musique qui la caractérise le mieux et notre époque bourgeoise est exactement la glorification de la médiocrité par les médiocrités.

MARCEL-EUGENE.



(Dessin de J.-J. Jadelot.)

RIAZAN-LA-POMME

(Suite)

« ROSTCHISLAVL-LA-VILLE »

Au surplus, ce n'est pas seulement à Riazan que l'on trouve la Bonne Mère de Kazan ainsi que le Sauveur au Champ du Repos : on voit à Moscou, rue Loubianka, une autre Bonne Mère, et rue de l'Arbate, une Assomption sur les Tombeaux : églises bâties pour Dieu ; les clochers regardent le ciel, sonnent vers le ciel... Mais là encore, les temps ont changé, et les marchands ont allumé des cierges d'un poud, en disant : « Faites excuse ! Dieu, bien sûr, est l'Unique et le Premier, mais la nécessité économique nous oblige, pour ce qui est de bâtir, bien sûr, des gratte-ciel... » Et ils ont construit des gratte-ciel, qui cachèrent le ciel aux églises, qui comprimèrent les églises dans les ruelles, des églises de toute beauté, monuments de mystique et d'ancienne culture...

Pomme de Riazan !

— Tra-trak-trak-tra ! — allure d'automobile.

Le « trakt » est vieux, celui d'Astrakhan.

Troisième Internationale, les fils de cuivre claironnent la troisième dans Riazan.

Terres de Riazan, terres d'Outre-Paradis, chez le Christ, par-delà son paradis ! La Troisième Internationale, dans les Exécutifs, ce n'est pas ça qui fera peur aux gars. La canicule fait comme « j... j... » et la poussière comme « ch... ch... »

Famine. — Ce n'est pas à nos grands chemins qu'il faut raconter la famine, la misère et la canicule. Là-bas dans la province des blés, dans un Kourdioum, un Nourlate, ou bien, mettons, dans un endroit qu'on appellerait Têtons-de-Poules, — tout brûla en cette année-là, jusqu'à la cendre. Pour notre moujik, — un sauvage ! — un Slave ! — il ne restait qu'à se décider, qu'à décider : ce n'était pas la première fois, pas vrai ? qu'il cheminerait de terre en terre, courant et vagabondant. Un jour pour décider, deux jours, — quand toute sa vie, on a plié l'échine, des heures désœuvrées à passer sur le petit banc, à la fenêtre, devant de la bouse de vache, — et l'on décide, on a décidé :

— Va falloir... partir... la femme...

On dit : « la femme », c'est la première fois ; on ne dit plus : « charogne » ou bien « chien-ne », le poing poussé entre les dents.

Rouler alors dans le chariot « désastre » tout ce qu'on a, — deux couvertures, un matelas de plume, l'icone — saigner dans la journée, vendre, échanger — la vache, le veau, une brebis : — un jour de travail, l'échine à casser, comme toujours, comme toute la vie. Et, vers le soir (absolument, c'est pour la nuit qu'on doit partir !) rentrer pour la dernière fois dans l'isba, jeter un coup d'œil, comme on l'a fait pendant des dizaines d'années, vers le coin des images saintes,